

Ces désordres n'étaient pas inconnus aux Arabes, qui avaient long-temps fourni à l'empire sa meilleure cavalerie. Lorsque Mahomet eut réussi à faire d'une multitude de hordes la plupart errantes une nation unique, il parvint aisément à lui inspirer son ambition. Ses sectateurs, armés du glaive et de l'Alcoran, se jetèrent au commencement du septième siècle sur la Syrie, sur la Palestine, sur l'Égypte, et y eurent les succès qu'obtiendront toujours les armées fanatiques contre des armées ordinaires. Tant de grandes acquisitions étendirent leurs idées. On les vit observer dans quelles contrées pourrait s'exercer plus utilement leur valeur, et l'Afrique septentrionale fixa leurs regards inquiets.

Okba, chargé en 643 de pénétrer dans cette région, subjuga sans tirer l'épée le désert de Barca et la Lybie, connus aujourd'hui sous le nom de royaume de Tripoli. Ce général aurait poussé plus loin ses avantages, s'il n'eût été arrêté dans sa course par les convulsions qui agitèrent sa patrie. Ce ne fut qu'assez long-temps après la fin des troubles qu'il parut convenable de reprendre la conquête de la Barbarie. Carthage et son territoire se soumirent en 697, après quelque résistance. Maîtres absolus de l'Afrique propre ou de ce qui forme maintenant le domaine de Tunis, les Arabes avancèrent rapidement et toujours sans le moindre obstacle

jusqu'à l'extrémité occidentale de la Mauritanie, contrée inconnue, et où le nom romain n'avait jamais été porté.

L'audace et l'activité des conquérans avaient jeté les naturels du pays dans un étonnement dont ils ne sortirent qu'en 705. Avertis à cette époque que la mort du calife Abdelmelek venait d'exciter de grands orages au centre de l'empire mahométan, ils conçurent le hardi projet de ne dépendre que d'eux-mêmes, et firent d'assez grands efforts pour repousser les nouveaux oppresseurs jusqu'à Carthage. Vraisemblablement on leur aurait vu suivre avec ardeur ce commencement de fortune, si Moussa, arrivé d'Égypte avec des forces redoutables, ne les eût arrêtés. Cet habile général les combattit, en triompha, et assura à ses maîtres la soumission de la Barbarie entière.

Ce qui se publiait de la liberté et de l'abondance qui régnaient généralement dans cette partie du globe faisait désirer d'y vivre. Les hommes, les femmes, les enfans désertaient par milliers la mère-patrie. Inutilement le gouvernement défendit d'abord de passer le Nil, inutilement il ne permit ensuite de le traverser qu'à ceux qui auraient payé un ducat au fisc : l'émigration fut toujours la même. Elle était sûrement encouragée par l'espoir de trouver en Afrique plus de jouissances que n'en offraient les sables de l'Arabie ; mais la considération qu'on devait



y obtenir des naturels du pays y avait peut-être plus de part encore.

Les habitans de la Barbarie avaient été asservis et méprisés par les Carthaginois, par les Romains, par les Vandales et par les Grecs. Un nouveau conquérant, qui, comme eux, vivait sous la toile, gardait ses troupeaux, pratiquait la circoncision, admettait la pluralité des femmes, avait presque tous leurs usages : ce conquérant leur parut un bienfait du ciel. Ils s'accommodèrent assez aisément de ses institutions politiques, et adoptèrent sans répugnance ses principes religieux.

Le culte des premiers habitans de l'Afrique fut vraisemblablement tout matériel comme celui des autres peuples sauvages. Il dut s'y joindre avec le temps quelques-unes des superstitions carthagoises et romaines. Le christianisme avait pénétré dans cette région, lorsque Arcadius et Honorius, ces deux fils du grand Théodose, dont l'un régnait en Orient et l'autre en Occident, défendirent en 398, sous peine de mort, d'offrir des sacrifices aux faux dieux, firent briser les idoles, et ordonnèrent la démolition de leurs temples, avec injonction d'en employer les matériaux à la réparation des ponts, des aqueducs, des fortifications et des grandes voies. Plusieurs évêques des plus accrédités obtinrent la permission de convertir ces édifices païens en églises, et l'un des plus superbes mo-

numens de ce genre, érigé à Carthage en l'honneur de la déesse Cœlestis, échappa ainsi à la destruction.

La consécration s'en fit un jour de Pâques avec une grande solennité. Ce magnifique appareil ne produisit pas l'effet qu'on s'était vraisemblablement promis. Des peuples accoutumés de tout temps à une religion qui parlait à leurs sens grossiers ne purent se soumettre aux dogmes du christianisme. Si beaucoup d'entre eux paraissaient y croire, c'était quelquefois pour se soustraire à la sévérité des lois, aux plaintes sacerdotales, au doublement des impositions. L'arrivée des Arabes fit tomber le masque. Il ne resta plus que peu de sectateurs au culte qu'on avait voulu rendre universel. Tout voulut être ou au moins paraître musulman. Les anciens dogmes tombèrent dans un tel oubli, qu'on négligea même de convertir les églises en mosquées. Le peu de monumens romains qui avaient échappé à la férocité des Vandales obtinrent quelque indulgence ; mais les autels érigés au culte des chrétiens furent tous détruits de fond en comble. Cette aversion barbare se soutient encore après tant de siècles. Jamais les pasteurs ne mènent paître leurs troupeaux au voisinage de quelques ruines qu'ils n'achèvent de démolir ce qu'ils peuvent ou veulent soupçonner avoir appartenu aux disciples de Jésus. L'éloignement que les Maures et les Arabes montrent également pour une reli-



gion qu'ils ont toujours confondue avec l'idolâtrie, s'étend jusqu'à ceux qui la professent. Cette haine, qui dut se former à l'époque où les deux cultes se heurtèrent, jeta de profondes racines lorsque les croisés d'Europe portèrent le fer et le feu dans les riches campagnes de l'Asie et de l'Afrique. Le souvenir de ces dévastations, de ces guerres meurtrières, peut s'être effacé chez des peuples plongés dans la plus stupide ignorance, sans que l'impression qu'elles firent alors se soit affaiblie. Elle subsiste aussi vive que jamais, et tout porte à craindre qu'elle ne continue jusqu'à la fin des siècles.

La Barbarie n'eut pas été plus tôt soumise à l'Alcoran, qu'on la fit gouverner par un seul chef, ainsi que les autres provinces de l'empire. Il était nommé par les successeurs de Mahomet, qui, comme ce législateur, réunissaient dans leur personne les droits de la royauté et ceux du sacerdoce. Les ordres de ces califes, expédiés d'abord de la Mecque, ensuite de Damas et plus tard de Bagdad, trouvaient la même soumission que s'ils fussent descendus du ciel. Des succès trop soutenus plongèrent avec le temps dans la mollesse des hommes corrompus et par l'autorité souveraine et par l'autorité sacerdotale. Cette double ivresse les perdit dans l'esprit des peuples, et enhardit leurs lieutenans à les dépouiller des prérogatives que le hasard ou le préjugé leur avait données.

Les Arabes passés d'Afrique en Espagne, où ils avaient fondé une puissante monarchie, furent les premiers qui, vers l'an 753, se détachèrent du trône commun. Las d'obéir à un despote, à un pontife éloigné, ils se donnèrent un roi calife. Cette révolte, qui porta une si rude atteinte à la domination la plus étendue qui eût jamais été formée sur le globe, fut vingt et un ans après en partie imitée par la Barbarie. Elle ne voulut plus dépendre que d'elle-même pour les intérêts politiques et civils; mais elle continua à reconnaître la juridiction ecclésiastique du trône d'Asie.

A l'époque de ce mouvement inattendu dans la constitution, se formèrent en Afrique un grand nombre de principautés, dont la faiblesse permit à quelques seigneurs maures, simples tributaires, de secouer absolument le joug. Cet exemple fut contagieux. Bientôt le nombre des états indépendans se multiplia, et il y eut autant ou plus de trônes occupés par les sujets que par les maîtres. Une nouvelle dynastie des derniers parvint, il est vrai, dans la suite, à réunir tant de membres épars; mais pour voir de nouveau le corps plus morcelé qu'il ne l'avait été peut-être en aucun siècle.

La population de ces divers états, tous plus ou moins faibles, tous plus ou moins malheureux, était formée par des Berbres, Bérébères ou Berbères, par des Carthaginois, par des Ro-



mains, par des Vandales, par des Grecs, par des Arabes, par des Juifs, par des Nègres, par des fugitifs arrivés d'Espagne, par des apostats de plusieurs nations, par d'autres races plus ou moins mêlées. Quoique tous Musulmans, ces hommes, d'un caractère différent, n'en étaient pas plus disposés à s'aimer et à vivre en paix. Aussi les troubles étaient-ils continuels dans ces contrées; aussi s'y passait-il tous les jours des scènes sanglantes; aussi les couronnes n'y avaient-elles point de stabilité. Les droits de l'homme, les droits des nations y étaient également inconnus; on n'y pratiquait que ceux de la ruse et de la force.

L'Espagne contemplait avec une douce satisfaction l'état déplorable où se trouvaient réduits ses anciens tyrans, des tyrans qui l'avaient opprimée, et qu'il lui avait fallu combattre six ou sept siècles. L'époque d'une juste vengeance paraissait arrivée. Les Portugais, qui avaient les mêmes motifs de haine, s'étaient déjà emparés des meilleurs rades de Fez et de Maroc, à l'ouest de la Barbarie. Il ne restait pour la Castille et pour l'Aragon que les ports de l'est de cette région; mais c'étaient heureusement ceux qui convenaient le mieux par leur position. La politique s'accordait avec leur ressentiment. Les deux couronnes, qui avaient fait jusqu'alors comme un monde séparé, commençaient à mêler leurs intérêts avec ceux du reste de l'Europe. Il était

impossible que leurs forces ne se portassent quelquefois au loin. Comment, sans des établissemens solides en Afrique, empêcher ses habitans de venir ravager, reconquérir peut-être des provinces qu'ils avaient autrefois possédées, et vers lesquelles ils avaient les yeux constamment tournés? Un homme, une révolution pouvaient rendre à ces peuples, plutôt divisés que dégénérés, leur première audace, leur ancienne ambition.

Cette pensée occupait sans cesse Ximenès, d'abord simple religieux franciscain, ensuite confesseur de la reine Isabelle, archevêque de Tolède, cardinal, ministre, régent de la Castille; et par ses principes, par son caractère, par son génie, toujours supérieur aux postes éminens qu'on lui confiait. On n'a jamais su si cet homme extraordinaire s'était proposé de subjuguier les Barbaresques, ou de les mettre seulement hors d'état de jamais troubler la tranquillité de son pays. Quel que fût son plan, il jugea noble et même prudent de les attaquer dans l'endroit où ils étaient les plus forts, à Oran, bâti sur une éminence, rempli de beaux édifices, fort peuplé, devenu riche par l'étendue de son commerce, formant une espèce de république sous la protection de Tremecen, défendu d'un côté par la mer, et de l'autre par des ouvrages réguliers et bien entendus.

Pour faire réussir cette entreprise, il fallait



une armée nombreuse, bien disciplinée, régulièrement payée, pourvue de tous les instrumens, de toutes les munitions nécessaires. Rien ne manqua et tout se fit aux dépens de Ximenès. A cette générosité, qui n'avait peut-être pas d'exemple, il en joignit une autre plus singulière encore. Quoiqu'agé de près de quatre-vingts ans, le fier vieillard se chargea du commandement, dans la crainte bien fondée que la jalousie qui pouvait naître entre les généraux ne privât les deux monarchies de la gloire et des avantages qu'elles se promettaient de l'expédition.

Les assaillans s'étaient préparés à un long siège, et ce ne fut proprement qu'un coup de main. A peine étaient-ils débarqués, à peine avaient-ils chassé de quelques hauteurs une faible partie de la garnison, que la place se soumit. Ses portes furent ouvertes par des bourgeois ou par des soldats séduits par l'or qui leur avait été prodigué, ou qu'on leur avait promis.

Après ce succès rapide, dont le public ne connut les causes qu'assez long-temps après l'événement, Ximenès reprit la route d'Espagne, abandonnant la continuation de la guerre à Navarre, dont les talens militaires étaient avoués par tous les gens de l'art. Ce général actif prit Bugie, s'empara de plusieurs autres villes considérables, et aurait poussé plus loin ses conquêtes, si les secours qu'il demandait lui eussent été fournis plus à propos; s'il eût trouvé plus de

soumission dans ses subalternes; si les grands qui croyaient humiliant d'obéir à un homme nouveau n'avaient réussi par leurs intrigues à le faire révoquer. Lorsque le ministère voulut reprendre les projets dont une lâche complaisance lui avait fait négliger l'exécution, tout était changé dans la Barbarie.

Les Portugais, qui avaient fait de grands progrès sur les côtes de cette région baignées par l'Océan, commençaient à se dégoûter de leurs acquisitions. L'expérience leur avait appris que le produit de ces possessions ne les dédommagerait jamais des dépenses à faire pour les conserver. Déjà ils avaient évacué les rades les moins sûres, et paraissaient disposés à abandonner un jour les meilleures. Le temps des irruptions était passé; et le péril assez éloigné que pouvait courir sa navigation marchande paraissait, à la cour de Lisbonne, un mal beaucoup moindre que les sacrifices auxquels, dans l'état actuel des choses, elle se voyait condamnée.

Ce parti n'était pas celui qui paraissait convenir à l'Espagne. Quelques arrangemens intérieurs que pût faire cette puissance, ses plus fertiles provinces pouvaient être dévastées, ses plus prudens navigateurs mis aux fers, ses navires les mieux équipés enlevés par un ennemi avide et irréconciliable.

Ces considérations étaient d'un grand poids. Des politiques pensèrent que, s'il fallait donner



quelque aliment à une inquiétude nourrie par six ou sept siècles d'une guerre opiniâtre, c'était contre leurs anciens oppresseurs, c'était contre la Barbarie dont ils étaient sortis, qu'il fallait diriger la valeur des Castillans. Une région voisine des côtes accessibles, un aliment sain, des terres d'une fertilité remarquable, des peuples accoutumés au joug, de tels avantages leur paraissaient préférables à des conquêtes éloignées, à un ciel meurtrier, à des campagnes en friche, à d'immenses déserts. Mais telle était la passion qu'on avait alors généralement pour l'or du nouveau monde, qu'un système qui contrariait cette manie fut reçu avec mépris ou indignation. Ce ne fut qu'après que les belles parties de l'Espagne, situées sur la Méditerranée, eurent été mille fois ravagées, mille fois ensanglantées par les Maures, qu'on rendit hommage à des vœux d'abord si dédaigneusement, si fièrement repoussés. L'acquisition de l'Afrique septentrionale entra dans le plan du gouvernement. Malheureusement, ce qui avait été facile était devenu impossible, et voici pourquoi :

Goroudg ou Aruch et Khair-Eddin ou Cheredin, que l'un et l'autre nous avons nommés Barberousse, se joignirent à des pirates dès leurs plus jeunes ans. Leur courage, leur activité, leur intelligence, leur donnèrent de grands succès sur mer. Des prises continuelles augmentaient chaque jour

les richesses et les forces de ces hardis flibustiers. Ils parvinrent en assez peu de temps à posséder en propre douze galères et un grand nombre d'autres bâtimens. Ils s'étaient rendus redoutables depuis les Dardanelles jusqu'à Gibraltar. Souvent ils conduisaient dans les ports de la Barbarie les prises qu'ils avaient faites sur les côtes d'Espagne ou sur celles d'Italie. Les commodités qu'offraient ces rades, voisines des contrées où le commerce était alors le plus animé, leur firent désirer d'y former quelques établissemens. L'occasion ne tarda pas à s'en présenter.

Le gouverneur castillan d'Oran avait élevé sur une petite île un fort qui empêchait qu'aucun navire ne pût entrer dans le port d'Alger, qu'aucun n'en pût sortir. Cette ville, qui, avec un territoire très-resserré, formait une faible république, se voyant hors d'état de se délivrer d'un voisinage si fâcheux, se mit sous la protection de Ben-el-Cadi, cheikh des Arabes de la Mitige, dont elle attendait ce grand service : aucune des tentatives de cet homme sage n'ayant réussi, il appela lui-même les Barberousses à son secours. Khair-Eddin resta chargé du commandement de la flotte, et Goroudg, suivi de quatre ou cinq mille de ses plus intrépides soldats, se porta où on l'appelait. Se rendre maître de la ville, assassiner secrètement le prince qui avait recherché son appui, se faire proclamer sou-



verain à la place de cet infortuné, ne fut pour le corsaire ambitieux et cruel que l'ouvrage de peu de jours.

Une couronne parut peu de chose à cet homme entreprenant. Il attaqua le roi de Tremecen, son voisin, le vainquit dans une bataille, et joignit ses états à ceux dont il était naguère en possession. On ne sait jusqu'où il aurait poussé sa fortune, si Charles-Quint n'eût fait passer les mers à des forces suffisantes pour le combattre. Gomarès, secondé par le souverain détrôné, qui s'était réfugié à Oran, exécuta les ordres de l'empereur avec tant de vigueur et d'intelligence, qu'il força des troupes, qu'on avait cru invincibles, dans tous les postes où elles s'étaient retranchées; qu'il réduisit Goroudg lui-même à s'enfermer dans Tremecen, et ensuite à l'évacuer. Ce trop heureux corsaire s'éloignait de l'armée victorieuse avec un air encore menaçant et en faisant des actions dignes de ses exploits et de sa renommée, lorsqu'il fut atteint d'un trait mortel.

Khair-Eddin occupa sans contradiction le trône d'Alger, devenu vacant par la mort de son frère. Il régla l'état aussi bien que les circonstances le permettaient, et fit de grandes conquêtes dans le continent de l'Afrique; mais, voyant que les habitans des contrées qu'il asservissait ne se soumettaient à ses lois qu'avec répugnance, craignant que les cours chrétiennes dont il conti-

nuait à ruiner le commerce, n'appuyassent ces mécontents, il se détermina à offrir au grand-seigneur la propriété de tant de grandes acquisitions. Soliman accepta ces magnifiques dons, et envoya dans la Barbarie un nombre suffisant de soldats aguerris pour prévenir les troubles intérieurs et repousser les attaques étrangères. Ainsi la Porte, sans avoir tiré l'épée, agrandit sa trop vaste domination, d'une immense contrée qu'elle ne put pas conserver.

Les pachas ou vice-rois, chargés de gouverner les pays assujettis, y portèrent cet esprit de ravage dont leur nation a laissé partout des traces ineffaçables. Ce n'était pas seulement les peuples qui étaient exposés à des rapines perpétuelles: l'oppression s'étendait aux troupes, quoique toutes ottomanes. Cette milice, plus disposée à faire des injustices qu'à les supporter, représenta au sérail que les Maures et les Arabes, aigris par des actes répétés de tyrannie, étaient à la veille de se révolter; que l'Espagne, en paix avec ses voisins, se disposait de son côté à une invasion prochaine, et que l'armée incomplète et mal payée n'avait ni le pouvoir ni la volonté de s'opposer à tous ces dangers. On ne voyait qu'un moyen efficace pour empêcher la révolution; c'était un gouvernement particulier qui, sous la protection des sultans, pourvoierait lui-même à sa conservation et à sa défense. Le plan fut adopté après quelques difficultés.